

L'« Extrémisme », ou l'Art de la Délation

Par **Ayn Rand** (1964), réédité dans *Capitalism: The Unknown Ideal* (1967)

Texte original : "*Extremism,*" or the art of smearing

Voir aussi : *Le nouveau fascisme : le règne du 'consensus'*
Introduction à l'épistémologie objectiviste

Parmi les nombreux symptômes de notre faillite morale contemporaine, la conduite des soi-disant

« modérés » à la Convention Nationale Républicaine a été un sommet, en tous cas à ce jour. C'était une tentative pour institutionnaliser la délation comme moyen de la politique nationale : pour repêcher cette délation dans l'égout propre aux journalistes marrons et l'élever au pinacle d'une motion publique à inclure au programme d'un parti politique.

Ce que ces « modérés »-là exigeaient, c'était une répudiation de « l'extrémisme », sans définition aucune de ce terme. Plusieurs fois mis au défi de définir ce qu'ils entendaient par l'« extrémisme », ils ont fait semblant de ne pas entendre ; l'anathème leur tenant lieu d'identification, ils ont maintenu le débat au niveau de la perception brute, se refusant à évoquer aucune des abstractions ou principes plus généraux qui étaient en cause ; accablant d'injures un petit nombre de groupes, ils refusaient de laisser savoir suivant quels critères ils les avaient choisis.

Pour le public, la seule chose clairement perceptible c'était cette succession de visages hargneux et de voix hystériques qui hurlaient à la mort pour dénoncer « les marchands de *êne* » et pour exiger « la tolérance ».

Lorsque les gens ont sur un sujet des convictions véhémentes mais se refusent à nommer celui-ci, lorsque le but pour lequel ils se battent féroce paraît incohérent et inintelligible, alors on peut être certain que leur objectif réel ne supporterait pas qu'on l'expose publiquement.

C'est par conséquent ce que nous allons entreprendre de faire.

Tout d'abord, observez l'incongruité particulière des objets concrets que les « modérés » s'étaient choisis cibles de leur haine : « le Parti communiste, le Ku Klux Klan et la John Birch Society ». Si l'on tente, par abstraction, d'en extraire l'attribut commun, le principe, qui permettrait de mettre ensemble ces trois congrégations, on trouve rien -- ou rien qui soit plus spécifique que « mouvement politique ». A l'évidence, ce n'est pas là ce que les « modérés » avaient à l'esprit.

Arrivés là, les « modérés » gronderaient alors que leur attribut commun serait qu'ils sont « mauvais ».

Mauvais ? Très bien ; *en quoi* ?

Le Parti communiste est coupable de l'assassinat massif d'innombrables millions dispersés sur tous les continents du globe.

Le Ku Klux Klan s'est rendu coupable du meurtre de victimes innocentes par l'émeute et le lynchage.

Mais la John Birch Society , de quoi est-elle coupable ?

La seule réponse qu'on ait pu tirer de ces « modérés » a été :

« ils ont accusé le général Eisenhower d'être communiste ».

A cette accusation-là, la pire qualification pénale que l'on puisse imaginer d'appliquer est celle de « calomnie ». Laissons de côté le fait que la calomnie est ce à quoi tout opposant à l'étatisme pseudo-démocrate et socialiste est chroniquement exposé dans les débats publics.

Convenons que la calomnie est une grave infraction et posons alors la question, une seule : en tant que mal, la calomnie mérite-t-elle vraiment qu'on la place dans la même catégorie que la conduite du Parti communiste ou celle du Ku Klux Klan ?

Allons-nous considérer le génocide, le lynchage et la diffamation comme des maux d'une égale gravité ?

Si vous entendiez un individu déclarer :

« Je suis tout aussi opposé à la peste bubonique, au jet d'acide au visage des gens, et aux récriminations de ma belle-mère »,

ne pourriez-vous pas en conclure que ladite belle-mère est le seul objet de son hostilité, et l'extermination d'icelle son unique objectif ?

Le même principe s'applique à l'un et l'autre exemple d'une seule et même technique.

Personne, s'il s'opposait vraiment au Parti communiste et au Ku Klux Klan, ne prendrait leur criminalité à la légère au point de les fourrer dans le même sac qu'une organisation confuse et vaine, dont le prétendu crime, au pire, pourrait être le fait, irresponsable et irréfléchi, d'avoir porté des accusations non prouvées voire calomnieuses.

Qui plus est, le Parti communiste en tant que tel n'est pas un thème de campagne, pas plus pour les Républicains que pour les Démocrates ni pour l'électorat en général : de nos jours quasiment tout le monde dénonce le Parti communiste et personne n'a besoin de l'assurance d'un rejet en bonne et due forme.

Quant au Ku Klux Klan, ce n'est pas pour les Républicains qu'il est une question, ni un problème ; ses membres, traditionnellement, sont Démocrates ; et que les Républicains prétendent refuser leurs voix serait comme s'ils répudiaient le vote de Tammany Hall^[1], ce qu'il ne leur appartiendrait pas, à eux, de faire.

Cela ne laisse plus que la John Birch Society comme thème crédible pour une convention républicaine.

Et c'était là la vraie question -- mais dans un sens plus profond et plus tordu encore qu'il n'y pourrait sembler à première vue.

En effet, la vraie question n'était pas la John Birch Society en tant que telle : cette association-là n'était qu'un prétexte misérable, choisi par les « modérés » pour s'en prendre délibérément à des cibles bien moins faciles et à des victimes bien plus importantes.

Notez qu'à la Convention Républicaine, tout le monde semblait parfaitement comprendre à quoi tendait cette polémique sur l'« extrémisme », mais personne ne s'est résolu à le nommer expressément.

La dispute s'est déroulée en termes d'« amalgames » monstrueux, indéfinis, comme si les mots n'étaient que des approximations destinées à évoquer une question que personne n'osait poser expressément.

Ce spectacle-là donnait l'impression d'une lutte à mort, menée dans le flou le plus complet.

La même ambiance domine la controverse publique qui fait aujourd'hui rage sur cette question. Les gens se disputent sur l'« extrémisme », comme s'ils savaient ce que le mot veut dire, et pourtant il n'y a pas deux déclarations qui s'en servent dans le même sens

ni deux locuteurs qui semblent parler du même sujet.

S'il y avait jamais eu une Confusion des Langues, en voilà une, assurément.

Et veuillez noter que c'est là un élément important de l'enjeu :

il est de fait que la plupart des gens ne comprennent pas le sens du mot « extrémisme » : ils ne font que le ressentir. Et ce qu'ils ressentent, c'est qu'ils se font mener en bateau par un procédé qu'ils n'arrivent pas à appréhender.

Pour comprendre ce que l'on fait et comment on le fait, examinons quelques manifestations antérieures de la même technique.

Un exemple à grande échelle, dans les années 1930, avait été l'introduction du mot « isolationnisme » dans notre vocabulaire politique.

C'était là un terme péjoratif, qui sous-entendait quelque chose de mal, et qui n'avait pas non plus de définition claire ni explicite.

On s'en servait pour confondre deux notions : l'une prétendue, l'autre authentique — afin de pouvoir vouer l'une comme l'autre à l'anathème.

Le sens prétendu se définissait à peu près comme ceci :

« l'isolationnisme est l'attitude d'une personne qui ne s'intéresse qu'à son propre pays et ne se soucie pas du reste du monde ».

Le sens véritable était : « le patriotisme et le souci de l'intérêt national ».

En effet, que veut dire exactement,

« se soucier du reste du monde » ?

Comme personne ne pouvait soutenir l'affirmation comme quoi l'état du monde n'aurait été d'aucun intérêt pour le pays, le terme d'« isolationnisme » était un faux nez que l'on plaquait, pour la défigurer, sur la position de ceux qui se souciaient des intérêts de ce pays.

Ce dont il s'agissait, c'était de remplacer le concept de patriotisme par celui d'« isolationnisme » pour l'éliminer de la discussion publique ; et dans la classe politique, on aurait du mal à faire le décompte de tous les éminents patriotes qu'on a couverts de boue, réduits au silence puis éliminés en leur collant cette étiquette.

Puis, par un glissement progressif, imperceptible, c'est la véritable raison d'être de cet étiquetage qu'on a imposée : on est passé du « souci des autres » à celui de « sacrifice pour

autrui », et le résultat final est une conception de la politique étrangère qui, à ce jour, est en train de détruire les Etats-Unis -- l'idée suicidaire comme quoi notre politique étrangère devrait être guidée, non par des considérations d'intérêt national, mais par le souci de l'intérêt et du bien de la planète, c'est-à-dire de tous les pays sauf le nôtre.

À la fin des années 1940, un autre concept inventé a été injecté dans les artères de notre culture : le « Mac Carthysme ».

Une fois encore, le terme était péjoratif, sous-entendant quelque mal insidieux, et sans aucune définition qui soit claire. Son sens prétendu était :

« accusations infondées, persécution et discrédit jeté contre des victimes innocentes ».

Son sens véritable était :

« anti-communisme ».

On n'a jamais établi que le sénateur McCarthy ait jamais porté des allégations sans preuves^[2], mais l'effet de ce terme a été d'intimider et de faire taire dans le débat public. Toute dénonciation sans concession du communisme ou des communistes a été, et demeure, stigmatisée par une accusation de « Mac Carthysme ». La conséquence en est que toute opposition et toute dénonciation publique de l'infiltration communiste a pratiquement disparu de notre scène intellectuelle (je dois mentionner que je ne suis pas des admiratrices du sénateur McCarthy, mais certainement pas pour les raisons impliquées par ce déferlement de boue.)

Maintenant, examinons ce terme d'« extrémisme ».

Son sens prétendu serait le suivant :

« l'intolérance, la haine, le racisme, le sectarisme, les théories farfelues, l'incitation à la violence. »

Son sens véritable est : « la défense du capitalisme »

Observez la technique mise en œuvre dans les trois exemples. Elle consiste à créer un terme artificiel, inutile, et inutilisable (en raison), et qui est là pour supplanter certains concepts légitimes que l'on veut oblitérer – un terme qui a l'ait d'être un concept, mais constitue en fait un « amalgame » d'éléments disparates, incongrus ou contradictoires saisis en dehors de tout ordre ou contexte logique et conceptuel, « amalgame » dont la caractéristique qui prétend (fait

mine de) le définir n'est jamais essentielle^[3].

C'est dans dernière caractéristique que réside l'essence de la tromperie.

Je vous rappelle que la raison d'être d'une définition est de distinguer de tous les autres existants les objets réunis dans un concept donné ; il s'ensuit que la caractéristique qui les définit doit toujours être la caractéristique essentielle, celle qui permet le mieux de les distinguer de tout le reste^[4]. Aussi longtemps que les êtres humains se serviront du langage, c'est comme cela qu'ils en useront ; il n'y a pas d'autre manière de communiquer.

Et si un individu accepte un terme défini par des traits non essentiels, son esprit va leur substituer la caractéristique essentielle des objets que celui-ci prétend désigner.

Par exemple, « souci (ou désintérêt) pour le reste du monde » n'est pas une caractéristique essentielle pour aucune théorie des relations internationales.

Quiconque entend le terme d'« isolationnistes » à propos d'un certain nombre d'individus, il va constater que la caractéristique essentielle qui les distingue des autres est le patriotisme, et il en conclura que l'« isolationnisme » veut dire le « patriotisme », et que le patriotisme c'est mal. Ainsi, c'est le véritable sens du terme qui remplacera, automatiquement, son sens prétendu.

Si un homme entend le terme de « Mac Carthysme », il va constater que la caractéristique la plus connue qui distingue le sénateur McCarthy des autres personnalités publiques est sa position anti-communiste, et il en conclura que l'anticommunisme serait mauvais.

Si un homme entend le terme d'« extrémisme », et qu'on lui en présente comme exemple le visage inoffensif de la John Birch Society, il constatera que sa caractéristique la plus connue est qu'il est « de droite »,

et il en conclura que la « droite » est mauvaise -- aussi mauvaise que le Parti communiste et le Ku Klux Klan

(la « droite » est désormais en soi un terme vague, mal défini, excessivement trompeur ; mais dans l'usage populaire d'aujourd'hui, on tient encore qu'il signifie la « défense du capitalisme »).

Voilà à quoi servent les étiquettes infamantes qu'on invente aujourd'hui, voilà par quel processus elles détruisent le sens du discours public, rendant impossible la discussion rationnelle des questions politiques.

Les mentalités mêmes qui ont inventé

l'« anti-héros » pour abaisser les héros, et l'« anti-roman » pour détruire le romans, fabriquent des « anti-concepts » pour détruire les concepts.

Le but des « anti-concepts » est d'oblitérer certains concepts sans discussion publique et, en tant que moyen visant à cette fin, de rendre inintelligible le débat public, et de provoquer la même désintégration dans l'esprit de toute personne qui les accepte, la rendant incapable d'une pensée claire et d'un jugement rationnel.

Aucun esprit n'est meilleur que la précision de ses concepts (cela, je le rappelle à l'intention particulière de deux catégories d'individus qui contribuent activement et délibérément à la diffusion des « anti-concepts » : les universitaires dans leur tour d'ivoire qui prétendent que les définitions seraient affaire de caprice ou de convention sociale arbitraires, de sorte qu'il ne saurait y avoir de bonnes ni de mauvaises définitions, et les « hommes de terrain » qui s'imaginent qu'une science aussi abstraite que l'épistémologie ne saurait avoir aucun effet sur les événements politiques du monde).

De tous les « anti-concepts » qui polluent l'atmosphère de notre culture, l'« extrémisme » est le plus ambitieux dans son étendue et dans ses implications ; il va bien au-delà du politique.

Examinons-le donc en détail.

Pour commencer, l'« extrémisme » est un terme qui, en soi, ne veut rien dire.

Le mot « extrême » ne signale qu'une relation : une certaine mesure, un certain degré. Le dictionnaire en donne les définition suivantes :

« Extrême, adj.

-1 : d'un caractère ou d'un type les plus éloignées d'un ordinaire ou d'une moyenne.

-2. « d'un degré très grand voire excessivement grand ».

Il est évident que la première question à poser, avant d'utiliser ce terme, est : un degré *de quoi* ?

Répondre : « de tout et de n'importe quoi », et proclamer que tout extrême serait mauvais parce

que c'en est un

-- tenir pour un mal en soi le degré auquel une caractéristique se manifeste, quelle que soit sa nature, est (nonobstant tout aristotélisme mal digéré) une absurdité.

Les mesures, en tant que telles, n'ont aucune implication normative
– et n'en acquièrent que par la nature de ce qui est mesuré.

Est-il également indésirable d'être en très bonne ou en très mauvaise santé ?

L'intelligence extrême et l'extrême stupidité, l'une et l'autre également « éloignées de l'ordinaire ou de la moyenne », tout aussi misérables ?

L'honnêteté et la malhonnêteté extrêmes sont-elles également immorales ?

Un homme extrêmement vertueux et un autre extrêmement dépravé sont-ils aussi mauvais l'un que l'autre ?

Ces absurdités-là, on peut en multiplier les exemples à l'infini, en particulier dans le domaine de la morale où seule la vertu à un degré extrême (c.-à-d., sans tache et sans compromis) peut à juste titre passer pour de la vertu
(quel est le jugement moral sur un individu « modérément intègre » ?)

Mais « ne perdez-pas votre temps
à examiner une folie : demandez-vous seulement quels vont être ses effets^[5]. »

Quels effets l'« anti-concept »
de « l'extrémisme » est-il censé avoir
dans la vie politique ?

La question politique fondamentale, cruciale, de notre époque est :
capitalisme contre socialisme,
ou liberté contre étatsisme.

Pendant des décennies, cette question-là a été réduite au silence, occultée, masquée, et perdue sous le brouillard de termes non définis, indéfiniment élastiques de la « droite » ou de la « démocratie », qui avaient perdu leur sens originel et pouvaient se déformer pour signifier tout ce qu'on veut pour n'importe qui.

L'objectif des « Démocrates », qui ressort de ce qu'ils font depuis des décennies, est d'imposer à ce pays le socialisme de redistribution par des mesures simples, concrètes, spécifiques, pour accroître pas à pas le pouvoir des hommes de l'état, sans jamais permettre à aucun de ces pas de se traduire expressément par des principes, sans jamais permettre qu'on identifie

vers quoi ils mènent ni que jamais on ne pose la question.

Il fallait donc que l'étatisme s'impose, non par l'élection ni par la violence, mais par un pourrissement lent -- par le long processus du refus de nommer la réalité, la corruption épistémologique conduisant au fait accompli (l'objectif de la « droite » n'étant que de retarder ce processus).

Le programme des « Démocrates » nécessitait que le principe du capitalisme fût oblitéré -- non pas simplement comme s'il ne pouvait plus subsister, mais comme s'il n'avait jamais été là. Il fallait salir, falsifier, déformer la véritable nature du capitalisme, ses principes et son histoire et par conséquent les exclure du débat public -- parce que le socialisme n'avait pas gagné, et qu'il ne peut pas gagner dans une discussion ouverte, sur un marché des idées qui ne soit pas truqué, pas plus en termes de logique que d'économie, de morale ni de résultats. Le socialisme ne peut gagner que par défaut, par la défaillance morale de ses adversaires supposés.

Pour un temps, cette oblitération avait semblé fonctionner.

Mais comme « on ne peut pas tromper tout le monde et tout le temps » les étiquettes effilochées, jaunies de la « droite » et de la « démocratie » sont en train de craquer^[6], et ce qui apparaît en dessous c'est : le capitalisme contre le socialisme.

Les étatistes avaient besoin d'une nouvelle couverture, et ce à quoi nous assistons aujourd'hui est une tentative désespérée, terminale, pour faire avaler deux « anti-concepts » supplémentaires : les « modérés », et les « extrémistes ».

Pour faire passer en fraude un « anti-concept », il faut fabriquer un épouvantail (ou un bouc émissaire) qui servira d'apparence à sa signification présumée.

C'est le rôle que les étatistes ont choisi de faire jouer à la John Birch Society.

Cette association, la presse socialiste l'avait montée en épingle il y a quelques années, lui donnant une publicité hors de toute proportion avec son importance réelle.

Elle n'a aucune philosophie politique claire ni déterminée (elle n'est pas pour le capitalisme, mais seulement contre le communisme), aucun véritable programme politique, aucune influence intellectuelle, elle représente un type de protestation confus, non formalisé, « au ras des pâquerettes » ; elle n'est certainement pas le porte-parole, ni le point de ralliement des partisans du capitalisme ou même de la « droite ».

Et c'est précisément pour ces raisons-là que les étatistes l'ont choisie.
La technique aura été :

on commence par faire comme s'il n'existait aucune défense intellectuelle du capitalisme qui soit sérieuse ni respectable, ni un volume croissant de publications passées et présentes dans ce sens -- en faisant littéralement comme s'il n'y en avait pas ;

ensuite, on monte en épingle la *John Birch Society* comme
« représentante unique de la droite » ;

il ne reste plus ensuite qu'à barbouiller de fiente toute la « droite »
en l'assimilant à la *John Birch Society*.

Une indication expresse de ce plan-là avait été donnée l'an dernier (le 15 septembre 1963) dans une interview télévisée du gouverneur Rockefeller, celui-là même qui devait ensuite mener l'assaut contre « l'extrémisme » à la convention républicaine.

Invité à définir ce qu'il entendait par « la droite radicale », il avait dit :

La meilleure illustration en est ce qui s'est passé à la Convention des Jeunes Républicains de San Francisco il y a quelques mois : on a élu quelqu'un, un Jeune Républicain, sur le projet d'abolir l'impôt sur le revenu et se retirer de l'Organisation des Nations Unies,
je ne sais pas s'il souhaitait aussi destituer Earl Warren, mais vous voyez l'idée, ou s'il pensait que le général Eisenhower serait un communiste déguisé
(c'est moi qui souligne).

L'idée ? Quelle idée ? Les deux premières propositions sont des positions légitimes « de la droite », adoptées pour de nombreuses raisons également défendables ;
la troisième n'est qu'un exemple de sottise exclusive à la John Birch Society ;
la quatrième n'est un échantillon que de l'irresponsabilité d'un seul de ses membres.

L'ensemble est un bon aperçu de l'Art de la Délation.

Considérons maintenant le rôle attribué au terme de « droite »
dans l'« amalgame » de l'« extrémisme ».

Dans l'usage courant, les termes de « droite » et de « gauche » désignent les partisans

du capitalisme et du socialisme.

Observez cependant avec quel fausseté on cherche sans arrêt à associer le racisme et la violence avec « l'extrême droite » -- deux défauts que même l'épouvantail désigné, la *John Birch Society*, n'a jamais présentés, et que l'on peut au contraire associer de façon bien plus plausible au Parti Démocrate (par l'intermédiaire du Ku Klux Klan).

Le but est de ressusciter ce vieux poncif de l'avant Deuxième Guerre mondiale, cette idée que les deux politiques opposées qui nous menacent, les deux « extrêmes », seraient : le fascisme contre le communisme.

L'origine politique de cette notion est encore plus inavouable que les « modérés » n'oseraient publiquement l'admettre.

En effet, quand Mussolini est arrivé au pouvoir, c'est en prétendant qu'il était le seul choix possible pour l'Italie.

De même, si Hitler est arrivé au pouvoir c'est en prétendant qu'il était le seul choix possible pour l'Allemagne. C'est un fait établi que, aux élections de 1933 en Allemagne, les dirigeants du Parti communiste avaient ordonné à ses membres de voter pour les nazis – en leur expliquant qu'ils pourraient ensuite combattre les nazis au pouvoir, mais qu'ils devaient d'abord contribuer à détruire leur ennemi commun : le capitalisme et la forme parlementaire de son gouvernement.

Ce que l'alternative mensongère du fascisme contre le communisme est là pour entretenir, c'est une évidence :

il s'agit de présenter comme des adversaires ce qui n'est que deux variantes d'un seul et même système politique ;
d'éliminer jusqu'à la possibilité d'envisager le capitalisme ;
passer de l'alternative « la liberté contre la dictature » au seul choix :
« quel type de dictature » ?
-- d'ériger de la sorte la dictature en fait inéluctable pour ne présenter qu'un choix entre ses dirigeants.

Le seul choix, selon les promoteurs de cette escroquerie, serait : la dictature des riches (le fascisme) contre la dictature des pauvres (le communisme).

Or, cette escroquerie-là, elle s'est effondrée dans les années 1940, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Il n'est que trop évident, trop facilement démontrable que le fascisme et le communisme ne sont pas deux opposés, mais deux bandes rivales qui se disputent les mêmes

territoires, que l'une et l'autre sont des variantes de l'étatisme, fondé sur le principe collectiviste comme quoi l'individu serait un esclave de l'état dépourvu de Droits – et que les deux sont socialistes, en théorie, en pratique, et dans les déclarations explicites de leurs dirigeants -- c'est dans les deux systèmes que les pauvres sont asservis et les riches expropriés en faveur d'une clique dirigeante -- que ce n'est pas d'une politique de « droite » mais de la « gauche » que le fascisme est issu, et que la question fondamentale n'est pas celle des « riches contre les pauvres », mais celle de l'individu contre l'État, à savoir : les droits de la personne contre le totalitarisme des hommes de l'état, et que cela veut dire : capitalisme contre socialisme^[7].

Dans ce pays-ci, la tentative pour barbouiller en « fascistes » les défenseurs du capitalisme a échoué. Depuis plus d'une décennie, elle moisit dans les recoins et il est rare qu'elle ose en sortir au point qu'on puisse ouvertement l'entendre en public – elle ne fait que sourdre à l'occasion comme un miasme issu des bas-fonds, des égouts de la gauche en place.

Et voilà le genre d'idée que les étatistes sont assez peu regardants pour vouloir ressusciter.

Mais quels intérêts en place cette idée-là peut servir, c'est une évidence.

S'il était vrai que la dictature est inévitable et que le fascisme et le communisme sont les deux « extrêmes » au bout de notre course, alors quel serait le choix le plus sûr ?

Eh bien, le centre mou ! Le centre, avec la sécurité indéfinie, indéterminée, de son économie mixte -- avec un degré « modéré » de privilèges étatiques pour les riches et un montant « modéré » de subventions étatiques pour les pauvres ; avec un respect « modéré » pour les droits et une dose « modérée » de force brute ; avec une mesure « modérée » de liberté et un degré « modéré » d'esclavage ; avec un degré « modéré » de justice et un degré « modéré » d'injustice ; avec un degré « modéré » de sécurité et un degré « modéré » de terreur, et avec un degré modéré de tolérance pour tous, sauf pour ces « extrémistes » qui défendent les principes, la cohérence, l'objectivité, la morale, et qui refusent les compromis.

La notion de compromis comme la vertu suprême qui l'emporte sur tout le reste est l'impératif moral, la condition préalable d'une économie mixte^[8]. Une économie mixte est un mélange explosif, instable de deux éléments opposés, qui ne peut demeurer en l'état mais doit finir par glisser dans un sens ou dans l'autre ; c'est un mélange de liberté et d'autoritarisme, ce qui veut dire : non pas de fascisme et de communisme, mais de capitalisme et d'étatisme (dans toutes ses variantes). Dans leur panique, ceux qui souhaitent prolonger ce *statu quo* intenable et en pleine désintégration, hurlent qu'on pourrait le faire en éliminant les deux « extrêmes » de ses

composants essentiels, mais ces deux extrêmes-là sont : le capitalisme, ou la dictature totale.

La dictature se nourrit du chaos idéologique de gens désorientés, démoralisés, cyniques, qui plient et ne résistent pas.

Le capitalisme, en revanche, exige une position sans compromis (la destruction peut se faire aveuglément, au hasard ; construire exige le respect strict d'un principe spécifique).

Les étatistes espèrent éliminer le capitalisme par la diffamation et le silence, et « se passer » de la dictature par un acquiescement « volontaire », par une politique de négociation et de compromis avec le pouvoir croissant des hommes de l'état.

Ce qui nous amène aux implications les plus profondes de l'« anti-concept » d'« extrémisme ».

Il est évident qu'une position intransigeante (sur quoi que ce soit) est la caractéristique réelle que cet anti-concept est là pour disqualifier.

Il est tout aussi évident que le compromis est incompatible avec la morale.

Dans le domaine de la morale,
le compromis c'est céder au mal.

Sur les principes fondamentaux, il ne peut pas y avoir de compromis : il ne peut y avoir aucun compromis sur les questions morales ; il ne peut y avoir aucun compromis sur les questions de connaissance, de vérité, de conviction rationnelle.

S'il faut que tout refus des compromissions se fasse couvrir de boue comme un « extrémisme », alors cette calomnie-là c'est à tout attachement aux valeurs, à toute fidélité à des principes, à toute conviction profonde, à toute constance, fermeté, à toute passion ou attachement à une vérité inviolée – à tout individu intègre que cette délation-là s'en prend.

Et c'est contre tout cela qu'on s'est servi, et qu'on se sert de cet « anti-concept ».

C'est là que nous pouvons voir les racines profondes, la source qui a rendu possible la propagation de ces « anti-concepts ».

Ce sont ces névrosés mentalement paralysés, anxieux, produits par la désintégration de la philosophie moderne avec son culte de l'incertain, son irrationalisme épistémologique et son subjectivisme normatif, qui sortent de nos universités, brisés d'avance par une terreur chronique et cherchant échapper à l'absolutisme de la réalité qu'ils se sentent incapables d'affronter.

C'est la peur qui les pousse à s'associer à d'habiles et pragmatiques manipulateurs

et professionnels de la politique pour rendre le monde plus sûr pour les médiocres, en élevant au statut d'un idéal moral le citoyen archétypique d'une économie mixte : le mollasson docile, malléable, modéré qui jamais ne s'excite ni ne fait d'histoires, ne s'en fait jamais trop, s'adapte à tout et ne se bat pour rien.

La meilleure preuve possible

de l'effondrement d'un mouvement intellectuel apparaît le jour

où il n'a plus rien à offrir comme idéal ultime qu'un plaidoyer pour la « modération ».

La voilà bien, la preuve définitive de la faillite du collectivisme. La vision, le courage, le dévouement, la passion se trouvent aujourd'hui du côté des croisés du capitalisme qui viennent juste de se réveiller.

Pour les arrêter, il en faudra bien plus qu'un « anti-concept ».

Notes

[1] Tammany Hall était l'appareil du Parti Démocrate à New York, connu pour sa corruption et ses trucages du système supposé représentatif. La direction du Parti s'est finalement résolue à réduire son influence

[N. d. T.]

[2] Comme l'ont montré les révélations ultérieures, notamment le dossier *Venona*, absolument tous les hauts fonctionnaires que le sénateur McCarthy avait accusés d'être des agents soviétiques, reprochant aux hommes politiques du parti Démocrate de couvrir leur infiltration, l'étaient effectivement.

Cf. « [Comment on réécrit l'histoire : l'exemple du Sénateur McCarthy](#) » [N. d. T.].

[3] Dans la typologie des anti-concepts, ce que Ayn Rand signale ici c'est que tous les amalgames – fourrer dans le même sac d'une même notion des objets de nature foncièrement différente -- impliquent en même temps une définition par des traits secondaires, car si on tentait de les définir par un trait essentiel, on se rendrait vite compte qu'une partie des objets de nature différente que l'amalgame voudrait fourrer sous la même dénomination n'y sont pas conformes [N. d. T.].

[4] Cf. Ayn Rand : « [Introduction à l'épistémologie objectiviste](#) » [N. d. T.].

[5] Citation d'Ellsworth Toohey dans « La source vive ». [N. d. T.]

[6] La France étant l'un des seuls pays au monde où le socialisme est tellement puissant qu'il n'a pas eu besoin de dénaturer le mot « libéralisme » pour lui faire désigner à la place son premier adversaire d'aujourd'hui, à savoir le socialisme pseudo-démocratique, le français est l'une des rares langues où il a gardé son acception d'origine ; pour reproduire le raisonnement de Ayn Rand, dans le pays de laquelle « liberal » veut dire « socialiste » et « conservative » veut dire « libéral », il faut ruser par rapport à l'original et parfois le trahir ; on n'aura qu'à se reporter à cet original pour juger du résultat [N. d. T.]

[7] Cf. mon discours, « [The Fascist New Frontier](#) », publié par le Nathaniel Branden Institute, New York, 1963.

[8] Voir le chapitre « [The Cult of Moral Grayness](#) », dans « The Virtue of Selfishness ».